

ne peut définir donnaient sans doute à cette délicieuse figure une puissance de fascination, car les regards qui se portaient sur elle ne pouvaient plus s'en détacher. Chaque mouvement de Francesca révèle une grâce et éveille une pensée ; les yeux sont charmés, mais l'effet ne s'arrête pas là : il pénètre dans l'âme ; on l'éprouve plus qu'on ne peut l'expliquer ; on aime cette jeune fille plus que l'on ne l'admire ; on devine que sous cette enveloppe charmante respire une âme naïve, ingénue et impressionnable ; on sent que sous ses formes mignonnes bat et s'anime un cœur plein de tendresse et fait pour les sentimens d'une délicatesse exquise, qui sont à la vertu ce que la grâce est à la beauté.

La violente inquiétude que sa mère, Mme de Méroville, avait éprouvée pendant sa grossesse ; l'effroi avec lequel elle avait vu partir son mari pour l'armée à une époque si décisive, et précédée de ces meurtrières campagnes de la république qui précéderent les premières victoires de Bonaparte ; cette anxiété qui s'était accrue au plus haut point pendant le jour où les nouvelles arrivées de l'armée annonçaient l'approche d'une grande bataille qui devait fixer le sort à venir de la France ; toutes ces angoisses terminées par l'effroyable nouvelle de la mort de celui qu'elle adorait, avaient sans doute agi sur le moral et le physique de l'enfant qu'elle portait dans son sein, car ses nerfs délicats annonçaient dès ses premières années une excessive susceptibilité : un bruit imprévu, quelque léger qu'il fût, la moindre variation de l'atmosphère, un instrument répétant dans le lointain certains airs mélodieux et plaintifs, faisaient éprouver à Francesca de vives sensations ; au récit d'une action généreuse, à la peinture d'un malheur, à la vue d'une souffrance, ses yeux si doux laissaient échapper d'abondantes larmes, et la joie qu'elle pouvait goûter était douce, calme et tendre : dans cette faible et gracieuse enfant la vie n'était qu'une suite d'émotions.

Mme de Méroville, loin de trouver dans sa tendresse inquiète et exclusive pour Francesca les moyens de fortifier cette organisation, n'avait montré à sa fille qu'une sensibilité qui ajoutait encore aux impressions qu'elle éprouvait naturellement. D'ailleurs le colonel, forcé à des dépenses considérables, ne laissa guère d'autre héritage à sa veuve qu'un nom glorieux et quelques dettes à payer, et elle fut ainsi contrainte à la retraite, que ses regrets lui commandaient plus encore que sa fortune. Francesca vécut avec sa mère dans un éloignement du monde, une tranquillité et une solitude qui rendent l'âme capable de cette exaltation, que le commerce de la société, l'habitude des distractions et du bruit émoussent et détruisent ordinairement.

Francesca avait donc grandi solitaire et paisible près d'une mère mélancolique et douce, qui avait dirigé ses idées, tout en les laissant à leur penchant naturel. C'était une plante des champs, une délicieuse création dont la nature seule avait fait tous les frais.

Le plus grand amusement de la jeune fille avait été les réunions périodiques chez sa grand'mère, Mme d'Herby, chaque fois que ses cousines Louise et Éléonore sortaient de la pension avec une de leurs jeunes amies qui se nommait Hortense, et les distractions que lui procurait leur société suffisaient à ses plaisirs. — La petite maison qu'elle occupait avec sa mère rue Neuve-Saint-François offrait aussi à ses heures de loisir une récréation qui avait de grands charmes pour Francesca : c'était la culture des fleurs d'un jardin qu'elle soignait avec le plus vif intérêt. Le bruit des fêtes, le mouvement du centre de Paris ne venait point dans cette retraite troubler le calme de la jeune fille et éveiller d'autres idées :

sa mère, ses fleurs, quelques romances qu'elle chantait d'une voix faible et touchante, les réunions avec ses cousines, voilà tout ce que la douce et délicate enfant savait de la vie. Elle ne s'attendait pas, comme la plupart des autres jeunes filles de son âge, à un changement d'état ; le mariage ne lui semblait ni désirable, ni possible et tous ses vœux étaient satisfaits.

Mme d'Herby, sa grand'mère, Mme de Melcourt, sa tante, et quelques amis de la famille disaient quelquefois :

« Cette pauvre Francesca ne se mariera sûrement jamais ; dans notre siècle, on a beau être jolie, qu'importe si la dot manque. »

Mais Francesca ne pensait jamais à cela.

Un jour Hermann de Montigny, parent éloigné, arriva ; il fit une visite à Mme de Méroville, et en le voyant si beau, si agréable de tournure et de manière, si gracieux dans ses expressions, la mère de Francesca se souvint de M. de Méroville, de ses amours et de son bonheur. Elle regarda sa fille et soupira. Hermann fit peu d'attention à Francesca, et revint rarement : il se lança dans un monde complètement étranger à ces deux femmes. L'idée qui s'était présentée à l'esprit de Mme de Méroville s'effaçait entièrement, lorsqu'à plusieurs mois de cette époque Hermann reparut. Il se présenta à une heure inaccoutumée : Francesca était seule au jardin qu'il traversa. Le soin de quelques fleurs, aimées et cultivées par elle occupait toute l'attention de la jeune fille et les boucles de ses longs cheveux châtain ombrageaient entièrement son visage délicat. Hermann l'examina quelque temps avec une attention extraordinaire ; et quand elle leva sur lui ses grands yeux bleus, elle fut étonnée et embarrassée du vif intérêt qu'il mettait à cette contemplation.

Mme de Méroville arriva, et Hermann, constamment distrait pendant une visite qu'il prolongeait au-delà de toute convenance, ne cessa de porter sur Francesca des regards pleins de tendresse qui la faisaient rougir et trembler ; puis, quand le froid força Mme de Méroville à rentrer, il l'accompagna dans l'appartement d'où il ne sortit qu'après une demi-heure, et non sans adresser à la jeune fille restée toute pensive auprès de ses fleurs qu'elle ne regardait point, un adieu d'une voix si tendre, qu'elle ne put trouver de paroles pour y répondre.

Encore tout émue, Francesca vit accourir sa mère, qui oubliait le froid dont elle s'était plainte et dont le visage exprimait une joie si grande, que l'enfant devina que c'était elle que le bonheur attendait.

— Il t'aime, il m'a demandé ta main !

Et la jeune fille se jeta dans les bras de sa mère ; son visage était couvert de larmes.

— Nous ne nous quittons pas ! furent les premiers mots qu'elle articula ; puis elle s'étonnait : lui si riche et si beau ! La mère regardait sa fille, ne s'étonnait pas, mais disait :

— Comme le monde juge mal ! qu'elle opinion fausse il prend de ceux qu'il envie !

— Que de fois, chez ma mère, on accusait le cœur d'Hermann d'être insensible, de calculer toutes ses démarches, de n'avoir d'autre mobile que son intérêt ! Lui qui pouvait choisir dans tout Paris, il vient chercher la naïve et pauvre enfant qui ne peut lui apporter en dot que son amour et ses vertus !

Tout fut bientôt d'accord. M. de Montigny n'avait ni père ni mère ; il avait vingt-quatre ans et vingt mille livres de rente. Il pressait l'époque du mariage : Mme de Méroville n'avait aucune objection à faire.

On hâta donc les préparatifs.